

RELATION SOMMAIRE D'UN VOYAGE AU VERSANT OCCIDENTAL DU MEXIQUE,
PAR M. LÉON DIGUET.

Le dernier voyage sur le versant pacifique du Mexique, que je viens d'entreprendre, comme chargé de mission par le Muséum et le Ministère de l'Instruction publique, avait pour but principalement de parcourir l'État de Jalisco et le territoire de Tepic, afin de recueillir des collections de la faune, de la flore et de l'ethnographie de ce pays.

Cette contrée, quoique pacifiée et tranquillisée depuis déjà nombre d'années, n'a commencé à être l'objet d'études sérieuses que depuis seulement quelques années.

Les conditions tout à fait exceptionnelles, résultant des différences de climat et d'altitude, et l'abondance des matériaux scientifiques donnent à cette région un réel intérêt.

L'État de Jalisco et le territoire de Tepic forment une région constituée par un vaste plateau d'une altitude de 1,500 mètres, s'abaissant progressivement vers l'ouest jusqu'à une altitude de 900 mètres; à partir de ce point, plus ou moins relevé par des crêtes de chaînes de montagnes, la chute est brusque, et la contrée atteint sa limite en formant des plaines d'alluvions de faible élévation, médiocrement accidentées, que délimite l'océan Pacifique.

Le plateau central ne présente pas l'aspect d'une vaste plaine uniforme; au contraire, assez accidenté, il s'offre sous la forme d'une série de larges vallées, de faible pente, séparées les unes des autres par des chaînes de montagnes ou par des pics isolés se réunissant par leur base largement étalée.

A la saison pluviale, le produit des orages, après avoir déterminé des torrents et des cascades, dans les parties accidentées, vient se déverser dans les vallées où, vu la surface de faible pente, les eaux finissent par perdre leur énergie primitive. Ces eaux forment alors de nombreux ruisseaux se réunissant parfois dans les dépressions pour y former des lagunes plus ou moins étendues avant de se rendre aux cours d'eau plus importants qui déterminent les profondes érosions du réseau hydrographique de la contrée. Parmi ces nappes lacustres, une surtout par son importance est remarquable, c'est le lac de Chapala, véritable mer intérieure couvrant une surface de 1,300 kilomètres carrés.

Ce lac de Chapala n'est pas uniquement le réservoir et le collecteur des eaux de la contrée: il reçoit en outre, par l'intermédiaire du rio Lerma, tout le tribut d'un vaste bassin, très éloigné de la contrée qui nous intéresse.

A peu de distance de l'endroit où le rio Lerma débouche dans le lac, un autre cours d'eau important, désigné sous le nom de rio Santiago, vient

prendre naissance ; ce fleuve qui, à bon droit, peut être considéré comme la suite du rio Lerma est la principale artère de la contrée : presque tous les autres cours d'eau viennent y affluer ; à peu de distance de sa sortie du lac, après avoir formé la chute célèbre de Juanacatlan et une série de rapides, il continue son cours au fond d'un ravin formant sur le plateau une imposante barrenca aux flancs presque perpendiculaires pouvant atteindre à certains endroits une profondeur de 1,300 mètres.

Le plateau ne se termine pas partout par une simple pente allant droit aux plaines basses de son versant ; il est, dans la majeure partie de son contour, bordé par une chaîne montagneuse dont l'altitude au-dessus du niveau de la mer est à peu de chose près la même que celles des crêtes des chaînes ou des pics qui jalonnent le plateau ; cette chaîne de bordure tantôt aboutit en pentes rapides aux plaines qui bordent le Pacifique, tantôt se constitue en massif montagneux dont les contreforts sont baignés par l'Océan.

Dans une région aussi mouvementée par l'orographie et par les nombreuses vallées d'érosions des cours d'eau qui sillonnent et entrecoupent le plateau, tous les climats se manifestent ; c'est d'abord, à la partie moyenne représentée par le plateau, un climat doux et tempéré pendant toute l'année ; les montagnes, suivant leur importance, offrent un climat froid et variable ; les profondes barrenas dont le plan est peu élevé au-dessus du niveau de la mer offrent alors une zone climatologique dont la température et l'humidité se rapprochent de celles de la terre chaude ou des plaines basses côtières de l'Océan.

Tout le pays est soumis, de juillet à septembre, aux pluies d'orages de la saison pluviale, pluies dont les eaux sont retenues naturellement dans maints endroits, ce qui permet de conserver l'aliment des sources et des cours d'eau à l'époque de la sécheresse, de sorte que les nombreux sites où l'eau s'est conservée se présentent toute l'année sous l'aspect de sols rians et fertiles.

Aussi, grâce à de telles conditions, est-on à même de rencontrer sur un faible parcours les climats les plus divers et les sols les plus différents, des plaines fertiles et des montagnes boisées succédant à des sols complètement désertiques ou marécageux, conditions qui font varier à l'infini la faune et la flore régionales.

La chaîne côtière qui encadre la partie occidentale du plateau expose, dans le trajet de sa pente rapide ou de ses contreforts, toute la série des conditions climatologiques et hypsométriques de la contrée ; mais là les choses sont un peu différentes : le sol désertique qui sur le plateau joue un rôle assez prépondérant, à cause des vastes surfaces d'évaporation non compensée par les brumes de la mer, ne se manifeste plus que par l'aire réduite de certaines crêtes des assises des contreforts.

On trouve alors le terme moyen de la flore du plateau et de ses mon-

lagnes, des ravins, de leurs pentes et de leur fond; enfin le tout aboutit aux plaines basses qui constituent alors une zone distincte.

Le pays peut se diviser en cinq zones bien caractérisées.

C'est d'abord, à la base, les plaines basses baignées par l'Océan, zone dont l'élévation n'excède pas 100 mètres; ces plaines sont chaudes, humides et marécageuses; dans certains endroits, on y rencontre de nombreux estuaires et des lagunes d'eau salée, entourés d'une ceinture de palétuviers, dans lesquels, à la saison pluviale, tous les faibles cours d'eau de la région viennent se déverser; dans d'autres endroits, des cours d'eau permanents irriguent le sol et s'opposent à la formation de ces lagunes salées; la végétation est abondante et recouvre tout d'une épaisse et inextricable forêt.

À la saison pluviale, ces plaines sont presque totalement inondées et forment des marais boueux, infranchissables, qui rendent la région si insalubre; à la saison sèche, toute la végétation disparaît sous une abondante couche de poussière, véritable limon déposé par les courants aériens.

Les forêts de cette zone sont peuplées d'essences nombreuses, généralement de taille peu élevée, entre lesquels on voit surgir de place en place des bouquets d'arbres d'une grande hauteur, tels que Ficus, Ceibas, Palmiers, etc.; parmi ces derniers, un est employé par l'industrie indigène pour l'huile que donnent ses graines. Le sol de ces forêts est occupé par des plantes herbacées, parmi lesquelles on rencontre abondamment des broméliacées.

La deuxième zone, dont l'altitude est comprise entre 100 et 500 mètres, s'accuse par des collines aux sommets dénudés, mais aux versants très boisés; dans cette localité, on rencontre des Euphorbiacées arborescentes, telles que les Uras et les Jatropha; des Ficus dont les racines adventives partent du tronc et les grandes branches viennent, comme de véritables lianes, enlacer et étouffer les arbres voisins; le sol des pentes du fond des ravins est généralement recouvert d'une puissante couche d'humus, ce qui, joint à la température et à l'humidité, donne à la végétation une prodigieuse exubérance.

Vient ensuite la troisième zone dont l'extension est comprise entre 500 et 700 mètres d'altitude: c'est la région des eaux vives; de nombreuses sources alimentent les cours d'eau des fonds pierreux des ravins; réduits à l'état de minces filets à la saison sèche, ces cours d'eau deviennent d'impétueux torrents à la saison des pluies. La végétation est caractérisée principalement par les Capomos (*Brosimum alicastrum*), arbres élevés, au tronc droit et élancé, au feuillage obscur, dont les jeunes pousses, les fruits et même les feuilles sont employés avec succès comme fourrage; la cime de ces arbres est si fournie et si obscure, qu'elle laisse passer peu de lumière; aussi la végétation herbacée ne se montre guère dans sa réelle vigueur que dans les clairières.

A cette zone succède la quatrième, dont les limites sont entre 700 et 1,100 mètres; elle est désignée sous le nom de zone des *barrencas* humides; là les eaux de surface sont moins fréquentes, mais l'humidité nécessaire à la végétation y est abondamment fournie par les brumes de la mer qui viennent s'y condenser pendant une bonne partie de l'année; à la fin de la saison sèche, ces brumes n'existant plus, des rosées nocturnes ont souvent lieu; de sorte que le sol conserve toujours une certaine humidité.

Enfin, au-dessus de l'altitude des *barrencas* humides, la cinquième et dernière zone couronne la région; cette zone, qui se caractérise nettement par sa végétation de Chênes et de Pins, débute à 1,100 mètres et s'étend au delà d'une altitude de 2,000 mètres; c'est la région de tous les pics et chaînes montagneuses du plateau.

Dans cette vaste région dont les particularités viennent d'être résumées, sites où la nature se montre si remarquable et si extraordinaire dans ses contrastes et où la flore et la faune se révèlent d'une si attrayante et si prodigieuse variété, l'ethnographie ne reste pas en arrière; des vestiges archéologiques se rencontrent fréquemment, et, parmi la population, de curieuses coutumes se sont conservées.

Ces accidents de terrain, ces montagnes, ces ravins qui fractionnent le territoire, formaient, avant la conquête espagnole, les limites naturelles des nombreux États qui composaient le Chimalhuacan.

En temps ordinaire, les états de Chimalhuacan, constitués suivant leur importance en monarchie ou en sorte de fiefs ou *tactuanargo*, s'administraient indépendamment; mais lorsqu'avec les populations voisines une guerre venait à éclater, tous les États, afin de résister à l'ennemi, s'unissaient pour élire un chef et former une confédération.

Les indigènes de race nahuatl, qui formaient en grande partie ces populations, sont aujourd'hui en presque totalité sinon disparus, du moins confondus avec ce qui constitue la population mexicaine, et ce n'est que dans certains villages, généralement retirés, que l'on peut encore rencontrer les anciennes coutumes et l'usage de la langue nahuatl; ces vestiges, qui peuvent encore nous reporter à une époque reculée, tendent de plus en plus à disparaître; mais, malgré cette évolution rapide vers l'unification, on peut arriver à rétablir les faits tels qu'ils existaient.

Les missionnaires de l'époque de la conquête nous ont laissé des écrits qui permettent de faire des reconstitutions; aidé de ces documents, on peut arriver avec facilité à retrouver les limites des anciens États et l'emplacement des antiques cités.

Dans l'habitation et les monuments de ces anciens centres de civilisation, la brique séchée au soleil constituait la majeure partie des matériaux de la construction; aussi, après le pillage et la dévastation auxquels se livrèrent les conquérants espagnols, bon nombre d'édifices purent, grâce à ce genre de construction, échapper à la destruction complète; leurs soubassements,

construits de pierres plus ou moins travaillées, se trouvèrent ensevelis sous des décombres que les pluies et les agents atmosphériques ont rapidement transformé en tumulus ou monticules, aujourd'hui recouverts d'une végétation touffue. C'est principalement sous ces monticules dont l'aspect extérieur ne diffère pour ainsi dire point des accidents naturels du modelé de la région, que des fouilles, malheureusement jusqu'alors trop peu nombreuses et trop imparfaites, ont été pratiquées et ont amené la découverte d'abord d'un soubassement de l'édifice et ensuite, dans son voisinage, de motifs d'architecture et de nombreux objets religieux, artistiques et d'usage domestique.

C'est donc surtout à l'archéologie jointe aux documents transmis par les missionnaires que l'ethnographie devra s'adresser pour reconstituer les mœurs et les usages des indigènes qui formaient, au moment de la conquête, la nombreuse population du Chimalhuacan; la langue était la même dans toute l'étendue du pays, mais la religion, quoique identique dans ses grandes lignes, variait notablement ainsi que les usages suivant les états; la religion du Chimalhuacan, de même origine que celle des Aztecs, n'avait pas les sacrifices sanglants de ces derniers, ainsi que l'affirment les historiens de l'époque de la conquête.

À côté et au nord de ce pays qui formait autrefois le Chimalhuacan, se trouve une vaste région montagneuse placée en partie sur l'État de Jalisco et le territoire de Tepic.

Cette région escarpée et abrupte qui constitue un important massif de soulèvement, dû en quelque sorte à l'épanouissement de la Sierra madre de Durango, est désignée sous le nom de Sierra del Nayarit, Sierra de Alica, Sierra de Tepic, ou encore, selon les races indigènes qui y habitent, Sierra de los Coras, Sierra de los Huicholes.

Ce massif montagneux forme au nord de Tepic la contre-partie de la chaîne côtière délimitant le bord du plateau central; à sa base, sur le versant occidental, s'étendent également de vastes plaines basses qui aboutissent à l'Océan.

Les altitudes et la végétation de cette sierra sont semblables à celles des diverses zones dont il vient d'être fait mention; mais la contrée se différencie par le caractère que lui implique l'exagération des accidents de son sol; ce ne sont que sites abrupts et presque inaccessibles, ravins généralement étroits et très profonds morcelant un plateau central de 2,000 à 2,500 mètres d'altitude, contrée d'un difficile accès où le transit ne se fait qu'avec peine et où le voyageur souvent est obligé, pour atteindre un point peu éloigné, d'escalader des talus plus ou moins abrupts et de contourner pendant des journées entières le haut des ravins par un chemin à peine tracé, longeant la plupart du temps des précipices.

Ces escarpements, qui rendent ce pays presque impénétrable, constituent une forteresse naturelle, grâce à laquelle des races, ayant encore leur an-

cienne religion et leurs usages antiques, ont pu s'abriter contre les invasions et conserver jusqu'à nos jours une indépendance à peu près complète.

Là, l'ethnographie n'a pas besoin, pour reconstituer les faits, d'avoir recours, comme dans le reste de l'État de Jalisco, à l'archéologie. Les deux tribus Cora et Huichole ainsi que quelques représentants de la tribu tepehuane qui forment la population actuelle du Nayarit ont, malgré l'évolution qui s'est produite autour d'eux et malgré les événements qui se sont succédé depuis la conquête espagnole, su conserver en grande partie la religion, les traditions et la manière de vivre de leurs ancêtres. Ces derniers n'ont pas laissé de monuments, mais, de génération en génération, la tradition des anciens a pu se transmettre par des chants, et l'on peut voir encore à notre époque, aux jours de fête, des chanteurs venir au milieu de l'assemblée réciter, en s'accompagnant d'instruments de musique, les épopées religieuses, historiques et guerrières; ces chants, évidemment modifiés pendant le cours des événements, présentent néanmoins une réelle valeur au point de vue de la mythologie et de l'histoire.

Le Nayarit forma, à une époque probablement reculée, un vaste empire dont les limites sont aujourd'hui inconnues; selon la tradition, cet empire commença à se fractionner à la suite de guerres intestines qui éclatèrent parmi les tribus après la mort d'un chef qui était arrivé à étendre sa domination non seulement sur la sierra, mais aussi sur les peuplades qui occupaient les contrées voisines. Une invasion nahuatl survint ensuite, asservissant tout le pays, laissant la région montagneuse que son orographie rendait inexpugnable; l'empire fut réduit alors à ce qui représente aujourd'hui la sierra du Nayarit, c'est-à-dire au massif montagneux naturellement délimité au nord par l'État de Durango, à l'est par le rio Bolanos, qui, se réunissant au rio Jeres, vient affluer au rio de Santiago, ce dernier fleuve formant la limite sud; enfin, dans les plaines basses, le rio San Pedro côtoyant la base des versants établit la limite occidentale.

La sierra du Nayarit fut soumise par les Espagnols près de deux siècles après la conquête; obligés de mettre leur colonisation à l'abri des incursions des Indiens, les Espagnols se rendirent maîtres de la sierra au prix d'efforts et de sacrifices, puis cette région, qui n'offrait à l'époque aucun avantage, fut confiée à l'administration des missionnaires.

Les indigènes qui peuplaient la sierra du Nayarit étaient, comme il a été dit plus haut, les Indiens coras et les Indiens huichols. Les Coras furent évangélisés par les jésuites et leur administration dura plus d'un demi-siècle; après quoi, rendus à eux-mêmes, ils ne tardèrent pas à faire partie du contingent des révolutions qui désolèrent si longtemps le territoire de Tepic; leur nombre, à la suite de ces guerres, a considérablement diminué: aujourd'hui, ils sont réduits au chiffre d'environ 3,000; ils commencent à abandonner leurs anciennes coutumes, et même, en grande partie christia-

nisés, ils ne pratiquent plus leurs anciennes cérémonies religieuses que d'une façon tout à fait occulte.

Les Huichols, eux, au contraire, d'un naturel plus doux et plus timide, se sont toujours tenus à l'écart des révolutions; catéchisés à peu près à la même époque que les Coras par les franciscains, ils ont abandonné, après le départ de ces missionnaires, la nouvelle religion qui leur avait été enseignée et se sont empressés de retourner à leurs anciennes coutumes et à leurs anciennes cérémonies religieuses.

Retirés dans leurs sites inaccessibles, les Indiens huichols ont pu demeurer jusqu'à nos jours presque complètement ignorés; ils ont par cela un réel intérêt au point de vue ethnographique et historique; leurs traditions, leurs coutumes, leur religion, leurs cérémonies rituelles, etc., nous reportent à un lointain passé et nous mettent en présence de faits complètement inconnus, dont l'origine est bien antérieure à celle de la religion et des coutumes des autres races du Mexique, qui, quoique disparues, sont actuellement bien connues.

Les principales occupations des Indiens de la sierra du Nayarit sont : l'agriculture, la chasse, les fêtes et les cérémonies religieuses et une industrie assez réduite, consistant surtout dans la fabrication de tissus représentant des motifs ornementaux allégoriques d'une exécution soignée et souvent très artistique.

Les armes sont : l'arc et le machete qui est venu depuis la conquête remplacer la hache de pierre; les Coras commencent à abandonner l'arc pour les armes à feu, mais le Huichol, fidèle aux coutumes de ses ancêtres, garde et emploie religieusement l'instrument que les dieux lui ont donné comme étant le complément de la force et de la volonté de l'homme.

L'habitation de l'Indien du Nayarit consiste en huttes, généralement assez bien édifiées mais de peu d'élévation; les murs sont faits en pierres cimentées avec de l'argile, le toit est de chaume; dans quelques localités, le bois remplace la pierre dans la construction.

La majeure partie de l'année, les Indiens vivent dans ce que l'on est convenu d'appeler une rancheria, c'est-à-dire une réunion de quelques habitations placées habituellement en cercle, de façon à former une cour au centre; à proximité des habitations se trouvent les champs de culture. Aux époques des fêtes, tous les Indiens abandonnent leurs rancherias pour se réunir dans les villages.

La sierra du Nayarit est divisée en deux parties : la sierra des Coras et la sierra des Huichols; la ligne de démarcation des deux territoires est la vallée du rio Jesus Maria ou rio Nayar ou rio Cora, fleuve le plus important de la sierra qui vient affluer au rio Santiago après s'être réuni au rio Chapalagana ou rio Huichol; chacun des deux territoires est divisé en districts, lesquels comprennent un certain nombre de villages dont un principal donne le nom au district et à la tribu indienne.

Le territoire cora possède trois districts : 1° Jesus Maria ou Tchouiseté; 2° la mesa de Tonati ou Hiahoke; 3° Santa Teresa ou Kuaïmargousa.

Le territoire huichol comprend quatre districts : 1° Santa Catalina ou Tohapourihé; 2° San Sebastian ou Guahoutouha; 3° San Andres ou Takteikié; 4° Guadalupe Ocotan.

Avant la conquête espagnole et après le départ des missionnaires, ces villages, complètement indépendants, étaient gouvernés par des chefs qui avaient un caractère religieux et étaient élus pour une période de cinq années. Aujourd'hui, le gouvernement mexicain s'étant intéressé à la cause des Indiens a modifié les choses dans le but principalement d'assurer la sécurité du pays; les chefs sont toujours choisis par les Indiens, mais n'ont plus de caractère religieux et sont renouvelés annuellement par voie d'élection; leur pouvoir se trouve alors très limité : ils peuvent châtier les simples délits, mais, pour les délits criminels, les coupables doivent être remis entre les mains de l'autorité mexicaine.

De plus, quelques écoles ont été établies dans les principaux villages; l'unification commence à pénétrer dans la sierra jusqu'alors si ignorée et si méconnue; le pays gagne de jour en jour vers le progrès, mais à ce régime les coutumes, les mœurs et la religion des temps anciens qui donnaient à ce pays tant d'attrait et lui avaient valu le nom de Sierra misteriosa ne tarderont pas à disparaître, et il est à prévoir que, dans un avenir pas très éloigné, la sierra du Nayarit ne se distinguera plus des autres localités où sont aujourd'hui confondues les divers éléments de la population mexicaine.

Le voyage que je viens de terminer et qui a duré deux années consécutives n'a pas eu lieu uniquement dans l'État de Jalisco et le territoire de Tepic; après avoir parcouru ces régions dans diverses directions et m'être arrêté dans les endroits qui me paraissaient les plus dignes d'intérêt, j'ai profité de l'époque de la sécheresse hivernale où la nature en repos n'offrait que de maigres ressources au point de vue de la récolte des collections, pour faire deux expéditions sur les côtes de la Basse-Californie, afin de compléter, autant que possible, les collections et les études que j'avais entreprises dans ce pays lors de mon précédent voyage.

Le R. P. BULÉON, donne d'intéressants détails sur le long séjour qu'il a fait au Fernan-Vaz; il fait passer sous les yeux de l'assemblée une série de projections photographiques reproduisant des vues de la mission de Sainte-Anne, des paysages, des types d'in-